

Êtes-vous catholique au moins ?

RÉFLEXIONS SUR L'ÉGLISE

Ah ! L'invariable préambule, tellement nécessaire : oui, Jésus ouvre une voie ; oui, il appelle à « faire communauté » ; oui, il invite à un amour capable de traverser la mort, et d'une telle exigence qu'il devrait être une marque visible suffisante de notre engagement à sa suite. Oui encore, il s'inscrit dans l'Histoire humaine d'un peuple en relation avec Dieu. Et oui enfin, il détonne et bouleverse : sa foi juive l'enfonce en-deçà des limites de la religion, sa cohérence morale l'emporte dans un en-bas où la clarté de la morale se défait, son amour de l'Homme met en pièce le système des codes et des basses certitudes quand ceux-ci font barrière à l'amour ou à la foi. Car, au fond de tout, le cœur seul compte, et le cœur est sauf.

Cinq oui donc, marqués d'un consentement, d'un mouvement d'assentiment profond. C'est *un Credo*. C'est à partir de cet assentiment, qui a cette forme et cette formulation aujourd'hui, que je me sens appelé à faire Église. Bien sûr, beaucoup de Chrétiens formulent leur présence en Église sur base d'une adhésion plus large (par exemple, le vrai *Credo*, de Nicée). La possibilité de nous sentir membres d'une même communauté inclusive repose sur l'acceptation de ces différentes façons de *penser* le lien qui nous relie à Dieu, et en l'occurrence, plus précisément, à Jésus.

Je souligne : *penser*. Car nous n'allons tout de même pas nous mettre à débattre de notre vie de Chrétiens ou de croyants, dans un journal en tout cas. Cela, on peut l'échanger, le partager de vive voix, s'appuyer les uns les autres, mais il y a toujours le risque – psychologique, inévitable – de mettre en scène des concurrences du vécu, « d'exposer » sa charité, sa vertu, sa foi. Ce qui, pour moi, est impudique et indécent dans le débat public (prier, jeûner, faire l'aumône, *dans le secret*).

Pour faire rapidement le détour par la carte blanche « Au boulot Monseigneur » du 9 février dans *La Libre Belgique* : ces préambules manquaient sans doute, ce qui a créé la confusion parmi de nombreux catholiques, qui se sont sentis attaqués dans le vécu de leur foi et de leur identité chrétienne, et nous ont pris pour des imposteurs sans foi ni loi. A ceux-là, nous ne pouvons qu'implorer pardon pour le malentendu. Il s'agissait bien d'un billet d'humeur (avec son style, son apostrophe directe qui ne se voulait pas

irrévérencieuse mais, maladroitement peut-être, tentait de rejoindre un genre littéraire !), qui contenait seulement la prétention, vigoureuse oui, d'être considéré dans le registre de l'intelligence de la foi (pas de la foi elle-même !).

C'est bien cela le point : ce qui nous rassemble, c'est la foi, cette libre respiration d'espérance du cœur. Ce qui nous distingue, c'est la forme précise qu'elle prend. Il ne s'agit pas du tout de dénigrer la richesse de la tradition catholique ou la pertinence théologique et historique du Credo de Nicée. Ce qui est en cause, c'est l'articulation entre foi et Église, entre foi et intelligence, entre sacré et sacrement, entre communauté et singularité, entre tradition et créativité. Ces articulations reposent *in fine*, depuis des siècles, sur le concept et la pratique de l'autorité instituée. De cela nous¹ voulons parler et débattre. Admettre que l'on puisse en discuter, c'est déjà voir le gouffre qui se profile et qui fait peur à tant de catholiques : le sol de notre identité a l'air de se dérober sous nos pieds. Sur quelles bases nous rassemblerons-nous, si notre identité n'est plus tenue par une autorité commune ?

L'apostrophe à la hiérarchie, à Mgr Léonard notamment, mais aussi à chacun(e) d'entre nous, c'est donc celle-là. L'autorité est en question. Évidemment, ce qui est demandé, ce n'est pas de l'abandonner, mais de pouvoir en discuter. C'est là que le bas blesse et d'emblée s'est déchiré : accepter d'en discuter, c'est déjà abandonner la posture d'autorité. Certains peuvent se sentir pris au piège : pourtant, ce n'est pas un piège, car un piège naît d'une intention malveillante, ce qui n'est pas le cas ; c'est plutôt une impasse. Mais le mouvement de la foi, déjà, dépasse la morne fixité de la lucidité. Oui, je crois qu'on peut être en Église sur une autre base que l'autorité de la foi. Oui, je crois que l'Église universelle est un appel, un mouvement, un chemin, et non un papier d'identité certifié par une autorité théologique. Je concède que les implications d'une telle foi sont énormes (pour la possibilité d'une théologie notamment). Mais ces implications sont telles qu'elles exigent déjà, si on accepte de les considérer, des relations nouvelles entre croyants. Nous sommes déjà en route.

¹ Ce « nous » représente, je pense, une bonne partie des signataires de la carte blanche du 09/02.

On comprendra pourquoi la question « Êtes-vous catholique au moins ? » a peu de sens dans ce contexte, puisque c'est justement le ferment historique de cette catholicité (un corpus fixé par autorité) qui est interrogé. Une telle question, je l'avoue, prend la forme pour moi d'un mur désespérant, car je la vis comme un déni, une négation même, ou une condamnation, du sens de mon interpellation. C'est énorme ! C'est comme si, arrivés à une patte d'oie, l'on proposait à son frère d'explorer ensemble d'autres chemins de la forêt, et que celui-ci vous répondait : « Mais on reste sur ce chemin-ci, au moins ! ».

Poursuivons la réflexion. Car si ces déchirements font mal de part et d'autre, ils ne doivent pas nous désespérer. L'essentiel n'est-il pas, finalement, de vivre sa foi en profondeur, de se laisser guider par Jésus, depuis ce lieu du cœur où, justement, l'intelligence, la pensée, la raison ne sont pas aux commandes ? Toutes ces réflexions ne sont-elles pas un vain babil intellectuel qui entravent (retardent) la foi et l'amour plus qu'elles ne les soutiennent ?

Je ne serais pas aussi catégorique. On peut certes se perdre dans l'élucubration rationnelle infinie. C'est vrai également que le sens et les chemins s'ouvrent surtout par le don de soi, dans la vie, dans l'action et dans la relation. Mais je trouve que la tentation de « jeter » les réflexions au niveau secondaire relève d'un déni de l'unité de notre esprit. Notre foi y passe, notre amour s'y formule, notre raison y bourdonne. C'est le carrefour de nos modes d'être. C'est là que s'infléchissent ou se libèrent nos sens et nos fois et, même, s'il y a lieu de « s'abandonner », de « lâcher prise », c'est là qu'on le fait ; s'il y a lieu de se défaire, c'est là qu'on se défait.

Donc, s'il est évident que le cœur-à-cœur est infiniment plus essentiel, je pense qu'on doit occuper cet espace-là aussi (pas forcément tout le monde, chacun y vient selon ses sensibilités). Car à ne pas y habiter, on prend le risque de l'abandonner à ce qui y est présent à l'avance : un modèle psycho-social, une norme sociétale, des idées toutes faites. Alors, bien sûr, vivre et aimer, mais penser aussi. Car les frontières ne sont pas étanches : l'amour peut transformer la vie et la pensée ; hélas, la pensée qui coulerait uniquement de l'extérieur vers l'intérieur peut aussi ravager l'amour et la vie. Maintenons donc, de grâce, la tension, l'équilibre des forces au moins (entre pensée reçue et pensée agissante) !

Quel est l'objectif de toute cette histoire ? Être tous d'accord ? Réinventer une nouvelle Église ? Rejoindre le Christ ? Rassembler toutes les religions au sein d'une liturgie épurée ? Arranger nos conflits d'identité internes par un bricolage New Age ? S'adapter à la société moderne ? Au contraire, affirmer avec force le message des Évangiles ?

Rien de tout cela, en somme. C'est peut-être cela qui déroute : il n'y a pas d'objectif, si ce n'est une authenticité partagée, un dénuement sans réponse (à ce titre, dans la carte blanche précitée, la proposition d'annuler les messes et de se rassembler dans les églises pour envisager ce qu'on pourrait encore célébrer était une boutade bien davantage qu'une vraie proposition pastorale : c'était une métaphore concrète de cette authenticité). Que demeure ouvert et libre, finalement, l'espace nécessaire à la quête intérieure. Car s'arranger sur un objectif, c'est déjà plier (et fortement !) le mouvement de la foi, c'est déjà décider comment la Parole doit parler au cœur des humains ; c'est consentir au meurtre symbolique de la relation personnelle avec Jésus (entre chrétiens), avec Dieu (entre croyants), avec le Sacré (entre humains).

Même cela, alors ! Même pas d'objectif commun ?

Je reconnais que c'est bien peu commode...

Tout de même, notre mise en route est ce qui nous rassemble. Que l'Église catholique romaine n'ait plus de frontières claires est une bonne nouvelle (pour autant qu'on respecte ceux, dedans ou dehors, pour lesquels elle en a encore). Qu'on me classe dedans ou dehors importe peu, du moment qu'on me reconnaisse le souhait d'être en chemin d'Église universelle.

Oui, d'une source, de plusieurs sources ont jailli des chemins sacrés qui se rejoignent et se séparent. On ne peut rien nier : ni l'eau (la tradition ?), ni le lit des rivières (l'Histoire ?) ni les sources (les révélations ?), ni là où nous en sommes (notre place dans telle Église ?), ni ce qui nous entoure (désert, autres rivières ?), ni là où nous allons (mystère !).

Seigneur, tant d'eau, et nous avons si soif² !

Guillaume Lohest (02/2010)

2 Écho à Saint Jean et à l'eau promise par le Christ, celle qui apaise la soif à jamais ? En esprit et en vérité, sûrement... pas forcément dans un temple mieux que dans les autres.